

Le Seigneur n'ignore pas leurs desseins impies ; il sait ce qui va arriver et il se dispose dans le recueillement, disons mieux, dans l'agonie de la prière à rencontrer la fureur de ses bourreaux. Il est dans le jardin des Oliviers, et il parle encore à ses disciples, lorsqu'une troupe, à la tête de laquelle se trouve le misérable Judas, survient, se saisit de lui et le traîne chez le souverain sacrificateur. L'apôtre Pierre, qui est présent à cette arrestation, ne peut se décider à abandonner immédiatement son divin Maître : il le suit de loin et parvient à entrer dans la cour avec ceux qui ont pris Jésus.

C'est vers trois heures après minuit, et comme il fait froid et obscur on allume du feu dans cette cour, et Pierre se chauffe avec les serviteurs et les huissiers. Le Seigneur lui-même est tout près : on le tient dans une des salles qui ouvrent sur cette cour.

A peine Pierre s'est-il assis auprès du feu qu'une servante arrête les yeux sur lui, et le regardant attentivement elle le reconnaît pour un disciple du Seigneur et le dénonce en disant : celui-ci était aussi avec lui. Pierre surpris, effrayé par ces paroles, fuit semblant de ne pas la comprendre : je ne sais, dit-il, ni ne comprends ce que tu dis. Il est de nouveau reconnu et on porte contre lui la même accusation, accusation qu'il repousse encore en reniant son Sauveur pour la seconde fois. Enfin, un parent de Malchus, dont il a coupé l'oreille, l'aborde par ces paroles : ne t'ai-je pas vu dans le jardin ? n'est-ce pas toi qui as tiré l'épée et qui en as frappé Malchus ? et d'autres s'approchent et disent : assurément tu es aussi de ces gens-là, car même ton langage te fait connaître.

Voilà le moment difficile, voilà l'heure du danger pour Pierre ; s'il s'était rappelé sa promesse de suivre le Seigneur au péril de sa vie et qu'il eût demandé à Dieu la force de l'accomplir, quel beau témoignage il aurait pu rendre à son Maître. Mais c'est trop tard ; il s'est engagé dans une mauvaise voie et il n'a pas la force, ni le courage de reculer. Il se trouble, la tête lui tourne, il chancelle et fait la plus affreuse chute que l'on puisse imaginer. Au lieu de confesser son Maître, il le renie avec serment et en faisant des imprécations contre lui-même.

Jésus a entendu Pierre, et ému de compassion envers ce disciple infidèle il se tourne tout-à-coup et arrête ses yeux sur lui. Pierre, rencontrant ce divin regard, est aussitôt nupelé à lui-même ; son cœur est touché et brisé. Alors sa conscience, qui sommeillait, se réveille ; le crime qu'il vient de commettre se présente à lui dans toute sa hideur et son énormité, et cédant aux émotions profondes qui l'agitent il sort immédiatement, et dès qu'il peut donner un libre essor à son extrême douleur il fond en larmes amères. Que de pénibles pensées ce regard de Jésus fuit maître dans son esprit ! quelle angoisse il porte dans son pauvre cœur ! Ce regard lui révèle toute la grandeur de sa chute et il doit se dire : de quel crime me suis-je rendu coupable ! comment ai-je pu renier mon Sauveur d'une manière si honteuse et si criminelle, et cela en sa présence même, et au moment où il est entre les mains de ses persécuteurs qui vont le traîner au supplice, moi qui avais promis de le suivre partout et d'exposer ma vie pour lui ! Toutes ces pensées angoissantes se pressent dans son esprit, déchirent son cœur et ses yeux s'obscurcissent de larmes, il pleure amèrement.

Qu'il est touchant de voir cet apôtre, humilié jusque dans la poudre par le simple regard de son Maître, pleurer amè-

rement le péché dont il vient de se rendre coupable ! On ne peut voir ces vifs sentiments de repentance, sans se sentir attendri et ému soi-même et pour peu qu'on ait une conscience délicate on voudrait suivre St. Pierre et pleurer avec lui ; car chacun de nous n'a que trop marché sur les traces de ce malheureux apôtre, chacun de nous n'a que trop renié le Sauveur en vivant dans l'oubli de son nom, de ses saints commandements et de ses droits sacrés sur nous. Heureux si après avoir rencontré ce regard de Jésus et gémi avec Pierre sur nos péchés et nos misères, nous pouvons avec lui goûter la paix du pardon et savourer les douceurs de sa communion !

### Désespoir de l'impie.

Le fameux Irlandais, ami de Lord Byron, Percy Byshe Shelley, faisait profession ouverte d'incrédulité, et disait qu'aucun péril ne pouvait l'effrayer. Un jour, il se trouva en pleine mer, lorsqu'une violente tempête s'éleva. Cet homme si courageux perdit aussitôt toute son énergie, et se prit à pleurer comme un enfant ; il se mit à invoquer les noms sacrés qu'il avait si souvent tournés en ridicule et à implorer la protection de ce Dieu auquel il affectait de ne pas croire.

Volney, le célèbre voyageur français, bien connu par ses nombreux ouvrages et par ses principes athés, naviguait sur un des lacs de l'Amérique. Le navire, ballotté par la tempête, fut submergé. Il se trouvait un grand nombre de femmes parmi les passagers, mais personne ne manifesta un aussi violent désespoir que Volney ; il se jeta sur le pont, tantôt suppliant, tantôt maudissant le capitaine, et lui rappelant sans cesse qu'il s'était engagé à le conduire sain et sauf. Mais comme le danger augmentait, il remplit ses poches de dollars, dans l'espoir de se sauver à la nage, si le naufrage avait lieu ; un passager lui fit observer cependant, qu'il s'enfoncerait comme un morceau de plomb, s'il portait un si grand poids sur lui. Il devint enfin si incommode par ses cris et par ses mouvements que l'on fut obligé de le pousser dans les écoutes, parce qu'il entravait la manœuvre. Il remonta bientôt, après avoir déposé ses pièces d'argent, et, dans l'angoisse de son âme, il se jeta sur le pont et s'écria, les mains élevées vers le ciel et les yeux inondés de larmes : " Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... Que ferai-je ? que ferai-je ? " Quelqu'un, surpris de l'entendre parler ainsi : " Comment, M. Volney, vous avez un Dieu maintenant ? " L'incrédule, tout tremblant d'effroi, répondit : " Oui ! oh oui !... "

Le navire fut sauvé, et l'un des témoins de cette scène raconta partout comment Volney en était venu à dire qu'il avait un Dieu.

" J'ai peur que la Bible soit vraie, disait un autre incrédule, et si elle est vraie, je suis perdu. Cette idée empêche pour moi tous les plaisirs de la vie, et je ne pourrais être vraiment heureux que si j'étais certain que la mort est un sommeil éternel. "

Le colonel Allen, qui joua un rôle aux États-Unis pendant la guerre de l'Indépendance, et qui a même écrit contre le christianisme, avait une femme et une fille pieuses. Cette dernière tomba dangereusement malade : " Je vais mourir, dit-elle à son père ; dois-je croire à vos principes ou à ceux de ma mère ? " A cette question le colonel fut très-agité, et, après quelques minutes de silence, il répondit : " Crois ce que ta mère t'a enseigné. "